

## ARTICLE VIII.

*Des avantages de cette cire unie avec  
l'huile.*

**S**i j'avois à faire à des lecteurs précipités dans leurs décisions, l'exposé simple & facile que je viens de faire de l'usage de cette cire, loin de la leur rendre intéressante, l'aviliroit à leurs yeux. Il n'est pas rare de trouver des gens à qui rien ne plait, s'il n'en impose ; qui ne jugent d'une pierre précieuse que sur le prix qu'elle a coûté, qui n'apprécient un chef-d'œuvre que sur le temps qu'on y a mis. Ils font même ces sortes de gens d'autant plus mal-aisées à dissuader qu'en général ils ont raison. On peint la Gloire grim pant une haute montagne par

des chemins escarpés & perilleux; & la plus part de ce qu'on fait, de ce qu'on fait, de ce qu'on possède, devient pour chacun en particulier une preuve portative de ce principe en foi raisonnable, & fondé d'ailleurs sur l'état & la constitution de nôtre nature.

Sans insulter aux partisans de ce système, j'entreprendrois de l'expliquer, si les artistes & les amateurs à qui je parle ne prévenoit la distinction. Ils savent que les grandes difficultés ne font point ce qui rend une découverte *pratique* recommandable aux yeux sur tout de ceux qui doivent l'exercer. Ces difficultés au contraire demandent un contre-poids bien puissant pour n'aboutir point à révolter. Nous en avons une preuve frappante

dans l'indifférence des artistes de l'Europe entière pour les moïens de peindre trouvés & produits par Mr. le Cte de Cailus.

Le plus grand attrait d'une découverte, c'est la facilité ; elle est en même temps le plus grand mérite de son auteur, qui doit, sans préjudice aux avantages qu'il prétend faire tirer de ses recherches, présenter des moïens si non agréables au moins faciles : à ce prix, il est très feur d'être goûté & suivi. On se met volontiers en chemin pour un beau païs, si on fait que la route, qui y conduit, est belle aussi ; mais pour l'être elle à dû couter des soins, des travaux & des fatigues. Les pierres, les roches n'ont point quité leur place toutes feules, il à fallû les détourner ;

les forets, par où on passe, ne se font point ouvertes d'elles mêmes, il a fallû les défricher. Alors le voïageur qui apprend que tout est fait, part sans inquietude; & les commodités de sa route n'en rendent pas le terme moins agréable.

Il en est de même, de tous les secrets ou moïens qui aboutissent à opérer. C'est précisément ce qui se rencontre dans la découverte dont je parle; pour être aisé & facile, elle n'en est ni moins utile ni moins interessante. Elle a ceci de commun avec l'huile son amie ou plutôt sa sœur ainée, elle doit donc éprouver le même sort, & recevoir les mêmes accueils.

La peinture à l'huile, au lieu d'avoir déplû pour n'être pas hérissée d'autant

de difficultés que l'émail, par exemple, ou même que la peinture à l'encaustique ou à la cire de Mr. le Cte de Caius, n'en a été au contraire que plus courruë & plus recherchée. Semblable en cela à une grande & puissante Reine, qui sans compromettre sa Majesté fait être gracieuse, bien faisante & populaire, & n'en est que plus aimée, plus chérie, & plus honorée de ses sujets; les faveurs dont elle les comble ne la leur font point méconnoitre.

La comparaison toute fastueuse qu'elle est, n'en est assurément pas moins juste: elle va avec l'accueil qu'on fit à la peinture en huile, dès qu'elle parut, & avec le cas qu'on ne cesse d'en faire. La Réunion de cette cire avec l'huile tout aussi intéressante, mais plus

extraordinaire que l'huile même, fera désormais regardée du même œil, & recevra les mêmes honneurs, dès qu'on fera bien informé des avantages qu'elle procure.

La peinture à l'huile à déjà par elle même deux propriétés admirables, elle est belle & folide. Sa beauté de même que sa folidité ont des bornes, ce mélange vient en étendre les limites ; l'une & l'autre font exposées à des dangers & des inconvéniens, la réunion de la cire les écarte à coup feu.

Ainsi donc, je dis d'abord que l'huile tout belle qu'elle est, sa beauté même a ses bornes qui ne vont point jusqu'à l'éclat ; la cire réunie les porte beaucoup plus loin & peut-être jusqu'au brillant.

Pour me rendre intelligible, je demande qu'on examine un beau tableau en huile, & qu'on cherche si on y trouve ce qui s'appelle *éclat*. Eclat proprement dit ne s'y trouve gueres: il y a plus ordinairement force & luifant; ces deux qualités se trouvant ensemble, nous leur donnons le nom d'éclat qui n'est pas tout à fait juste. Cette force & ce luifant distinguent la peinture à l'huile de la détrempe, qui à cet égard n'en approche pas; elle est au contraire presque toujours foible & maigre.

Il y a des exemples de peintures à détrempe qui ont à l'œil un ton de force, quelques fois même un certain nourri; mais c'est au peintre à qui elles le doivent, l'artiste piqué du reproche

de maigreur qu'on fait à la partie qu'il professe entreprend, fans dire mot, de l'en justifier. Il commence par bien se nourrir les yeux du moëleux des beaux tableaux à l'huile, pour finir par en donner à sa détrempe: & réellement jaloux de la rendre nourrie, il va apprendre à y réüffir chés sa rivale. Il y trouve d'excellentes leçons; s'il est intelligent & laborieux, il en vient j'usqu'à disputer à l'huile ce nourri qui chés elle est en partie le mérite des matieres, tandis que celles qu'il emploïe à sa détrempe ne l'ont assurément pas. Peu content de ce premier avantage, il va jusqu'à faire oublier la fécheresse inséparable de ces mêmes matieres, à l'aide de mélanges qui tiennent de la magie, & d'oppositions ca-

K

ptieuses dont l'œil, tout prévenu qu'il est contre, ne peut aisément se défendre. Tout ceci est, comme je l'ai dit, l'affaire du peintre; car en général la force de couleur est précisément l'endroit foible par où péche la détrempe, en foi maigre & dénuée de fucs. Mais en revanche, c'est chés elle qu'on peut se flatter de trouver ce qui s'appelle proprement *éclat*. Le maigre qu'on lui reproche en est justement la cause, & cette cause ne se trouve point dans les tableaux en huile; ils portent au contraire un certain gras, soit huilé, soit vernissé, incompatible avec l'apreté des particules insensibles, qui ne fauroient dès lors faire faire aux raïons de lumière l'effet que nous nommons *brillant*: ils en dédomagent par mille

autres beautés; mais ce brillant n'y est pas. Bien plus, veut-on le trouver poussé à son plus haut point? C'est aux antipodes de la peinture à l'huile qu'il faut aller le chercher, je veux dire, dans le pastel. Il semble avoir plus de brillant à mesure qu'il ressemble moins à la peinture en huile, à qui il est contradictoire, quant aux matieres, qui sont chés lui foibles & séches jusqu'au poudreux; tandis que l'huile au contraire les a fortes & grasses, nourries & moëleuses.

La séche apreté des particules, sur lesquelles agit la lumiere, plus sensible dans le pastel que dans la détrempe même, n'est pas la seule cause de l'éclat supérieur qu'a ce genre de peinture, fans même le supposer d'une

main extraordinairement habile. Car on voit des portraits en pastel qui sans être des chef-d'œuvres ont un certain éclat visiblement au dessus des tableaux en huile; ceux-ci fussent-ils d'ailleurs plus savans & plus profonds. Il y a chés lui, c'est à dire dans le pastel, outre cette apreté commune à la détrempe, une autre raison encore; c'est la terre de pipe qui entre dans la composition de tous les craïons. Cette terre blanche rouffâtre répand dans toutes les couleurs un ton lumineux qui les éclaire, & qui concourt à faire regner dans tout le tableau un certain airé qu'il faudroit y mettre, par des mélanges beaucoup plus pénibles; si la terre de pipe, à l'inscû du peintre, ne faisoit les premières avances. Per-

fonne ne contredira l'éclat marqué que je donne au pastel : sur cet article tout l'univers est d'acord ; quant à la raison que j'en apporte, je la crois également à l'abris de contestation.

Quel dommage ? qu'une peinture aussi belle, aussi flateuse, & qui présente autant d'éclat, soit de toutes la plus fragile ! Sans ce défaut, elle auroit depuis longtemps le privilége exclusif à perpétuité, d'être employée aux portraits en général ; mais plus décidément & plus particulièrement à ceux des Dames. Elle les traite avec un agrément, avec un éclat (ici le terme est à sa place,) & une fraîcheur extraordinaire ; malgré le poudreux des matieres qu'elle emploie, & que la moindre secouffe peut ébranler.

La fragilité du pastel séduisant par son éclat est sans remède; les regrets qu'on en a font sans ressources. L'amour qu'on lui porte a fait occuper des savans à le fixer, ils y ont réüffi; mais l'éclat qui consistoit dans la séchereffe n'a pû sentir la moindre graisse: les gommés les plus légères l'ont ofusqué, & le tableau devenû plus solide en a été beaucoup moins brillant.

Ce solide, dont nous parlerons après, & ce brillant, dont il s'agit, se trouveront dans la peinture à l'aide de la cire que j'annonce. Le brillant, ou l'éclat, si non proprement dits, (car à le bien prendre, ils font les appanages de la détrempe, & annexés aux couleurs séches) du moins un degré bien différent de ce qui s'en trouve dans la

peinture à l'huile; ce brillant, dis je, n'attend pour paroître que le moment qu'on fasse retirer le gras de l'huile qui porte bien, dans les premières années sur tout, un luisant qu'on aime à voir, & qu'on appelle éclat; mais qui ne l'est point effectivement. Ce gras, ennemi du brillant, doit disparoître à l'aproche de cette cire insérée dans la couleur; elle y apportera un certain mât opposé au luisant. Celui-ci vient déxcés de graiffes; le mât de la cire, qui n'en a pas, les lui enlevera. Ensuite le blanc jaune-roux propre à la cire de Mr. le Baron de Taubenheim, fera dans les couleurs à l'huile, l'effet de la terre de pipe dans les pastels, quant au brillant, par le ton lumineux qu'il y apportera: avec cette

différence essentielle que cette cire loin de rendre la couleur à l'huile plus foible ou plus fragile, en augmentera encore la force & la solidité; en écartant, comme je l'ai dit, les dangers & les inconvéniens qui en accelerent la destruction.

Tout le monde fait que les plus beaux tableaux en huile, après quelques lustres, perdent une partie de leur fraîcheur: que d'autres, sur tout s'ils sont placés ou à la chaleur ou à l'humidité, se dessechent, se fendent & s'écaillent. La cire préparée par Mr. le Baron de Taubenheim inferée dans les tableaux doit remedier à tous ces inconvéniens. Essaïons d'en pénétrer les causes, afin de nous convaincre de l'efficacité du remede.

La nature que d'après les grecs nous appellons *phifique*, malgré les ténébrès qui l'environnent, offre pourtant à tout homme attentif, pour peu qu'il foit initié dans fes premiers mifteres, au moins quelques raïons de lumiere qui fervent à le conduire, & l'empêchent de s'égarer. Il est vrai, que l'étude de la phifique n'offre point des certitudes amenées au degré d'évidence dont on fe flate dans les autres sciences; mais en revanche, elle admet des hipotéfes, des conjectures qui portent après foi une affés belle lumiere pour qu'elle puiffe fuppléer à cette même évidence, & lui devenir en quelque façon équivalente.

Les différens accidens qu'on reproche aux tableaux à l'huile partent vrai-

femblablement tous de deux principes, favoir, de l'imbibiton, & de l'évaporation.

*Imbibition.*

L'imbibition doit occasioner la perte de fraîcheur. Les couleurs les plus fines & les plus précieuses sont d'ordinaire employées les dernières. A mesure que le tableau sèche, celles-ci s'unissent de plus près avec les autres. Cette union intime que le temps resserre, les incorpore les unes aux autres, au point de devenir un même corps: & d'ailleurs les couleurs des fonds ou des ébauches étant presque toujours des terres, & venant à se desecher fournissent nécessairement un corps terreux, par conséquent chargé de pores: ce corps terreux présente, par rapport

aux couleurs fines qui ont été placées les dernières, des cellules semblables à celles d'une éponge; & cette espèce d'éponge absorbe les parties fines qu'on avoit crû lui confier.

Les tableaux communs faits à la hâte & avec des couleurs de terre purement, deviennent dans peu d'années secs & maigres, & présentent une superficie affamée qui confirme mon système. Les autres faits avec soins, & rehauffés de fines couleurs, n'éprouvent l'extinction, dont il s'agit, qu'après un bon nombre d'années.

Bien plus, cette même fraîcheur, à la quelle nous donnons quelques fois le nom déclat, n'étant pour l'ordinaire qu'un luifant occasioné par les huiles ou les vernis dont les dernières cou-

ches de couleurs sont rehauffées ; dés-  
 que l'imbibition peut avoir lieu, c'est  
 à dire, dés que les fonds, soit par la  
 chaleur ou autrement, peuvent attirer  
 à eux ces parties huileuses dont le lui-  
 fant animoit le tableau ; ce luisant  
 perdû, à dieu la fraicheur. Il est donc  
 vrai que c'est à l'imbibition qu'il faut  
 s'en prendre, lorsque les tableaux à  
 l'huile perdent le ton de fraicheur qui  
 les rendoit intereffans.

Je fai qu'on y remédie aisément en  
 recourrant à de bons fonds qui bien  
 nourris, n'absorbent point les dernie-  
 res couches, & garantissent de ce pré-  
 mier danger ; les bonnes matieres mi-  
 ses avec abondance ressemblent à de  
 sages provisions qui fournissent aux  
 besoin, & écartent la famine. Voilà

donc l'imbibition fauvée; mais le remede même qu'on y apporte paroît donner lieu à un autre danger.

Ce remede contre l'imbibition, qui consiste dans de bons fonds bien empatés, & au quel on ajoute ordinairement des vernis, conserve assés longtemps le nourri & par conséquent la fraîcheur du tableau. Mais cette ressource même peut occasionner le jaunir, ou du moins n'en garantir pas.

*Evaporation.*

Ce second effet tout aussi facheux que le premier paroît venir d'un principe tout différent; je veus dire, de l'évaporation, que les premières précautions empêchent. Les parties huileuses dont le tableau est surchargé disposées à sécher veulent sécher éter-

nellement: ou pour mieux dire, cherchent constamment à quitter leurs cellules pour se mettre en liberté au moien de l'évaporation. Arrivées à la superficie elles y rencontrent, ou une pellicule formée par les parties des huiles desséchées les premières, & collées à la surface, ou un vernis impénétrable qui les empêche de s'évaporer: & toutes ces particules huileuses dans leur défertion arretées aux frontieres de la couleur y forment un amas de graisse qui se condense insensiblement, & jaunit le tablau.

Les phisiciens expliquent *le blanchir* en faisant des particules desséchées durcies & devenuës aspres, des repouffoirs violens à la lumiere que le surcroit de vigueur fait jouër blanc: ou au moins

tirer sur le blanc; *le noircir* ou *l'obscur-*  
*cir*, par des particules chargées de  
 graiffes ou de fucs qui par là devenuës  
 molles repouffent la matiere lumineu-  
 se (ce sistème la fait consister en petits  
 globules, autrement la vibration des  
 raïons de lumiere seroit inexplicable,) *l*  
 lachement & sans vigueur. Cette ré-  
 verberation foible fait une impressïon  
 qui lui ressemble, & jouë dans les yeux  
*noir* ou *obscur*. Voïés, disent ils, un  
 jeune homme frais & vigoureux: il a  
 des cheveux noirs: un viellard tari &  
 desseché en a de blancs: des feuilles de  
 chêsne mortes & dénuées de fucs, ainsi  
 que des roseaux secs deviennent ou  
 blancs ou jaunâtres; tandis que les  
 uns & les autres dans leur vigueur, &  
 tant qu'ils sont remplis de fucs, pré-

sentent une couleur verte foncée & obscure: les graisses donc panchent vers le noir.

Il s'en suit de ce sentiment de physique, que le même principe d'évaporation arrêtée qui vrai-semblablement fait jaunir les parties claires, obscurcit & noircit les autres. Une peinture à l'huile, en suposant l'évaporation qui conduit les huiles à la surface, & une pellicule ou un vernis qui les y arrête, doit devenir nécessairement obscure. Cette obscurité déshonore sur tout les tableaux peints avec soin & profondeur; par conséquent chargés de dites & redites, qui dés lors par l'abondance des huiles noircissent infailliblement. L'opinion des phisiciens sur la noirceur s'acorde ici avec le système

de l'évaporation, & des parties arrêtées à la surface du tableau. Cet amas de graisses qu'elles y apportent, fait un vernis jaunâtre sur les blancs, & devient un vernis obscur sur les sombres, dont il charge la noirceur. Ce qui arrive au contraire aux tableaux trop maigrement faits, ou trop mal gardés par un vernis, pour former par l'évaporation arrêtée, des amas de graisses, prouve parfaitement la partie du système qui explique les cheveux du viellard qui blanchissent, les roseaux séchés qui jaunissent; car ces maigres peintures qui deviennent arides char-  
gent rarement, & presque jamais en noirceur: \* elles prennent un ton de-

\* Le ton de noirceur qu'on croit qu'elles prennent ne leur appartient pas: ce n'est pour l'ordinaire que l'effet de la fumée.

feché qui ne présente que du triste & rien d'obscur. Ce ton desché & point obscurcit ressemble à la terre d'un grand chemin ou des champs: elle pâlit au soleil qui la sèche, & se ranime en obscurcissant par la pluie qui l'humecte.

Il est si vrai que le nourri & les graiffes aboutissent à obscurcir, qu'une dose de gomme plus forte qu'à l'ordinaire est la ressource du peintre en mignature, lorsqu'il veut, par une voie courte & sans se fatiguer, donner de la force à ses couleurs qui prennent effectivement un ton obscur & plus fort qu'au paravant; & par la raison contraire avec moins de gomme il les rend plus claires & plus pâles.

Sans recourir à des obscurités de

phistique, il y a des peintures qui noircissent pour d'autres raisons; pour être, par exemple, exécutées sur des fonds obscurs. L'artiste impatient de voir regner dans son tableau une belle harmonie, sans de grandes fatigues, ébauche sur un fond obscur. A la faveur de quelques masses de lumières & d'ombres savamment placées, il se repaît au premier coup d'un effet satisfaisant. Ce penchant naturel aux gens de génie est reproché particulièrement aux Italiens, dont presque tous les tableaux anciens sur tout, sont d'un noir désespérant. Ici ce noir est l'effet de l'imbibition qui fait pénétrer les couleurs, puis-mises dans les fonds; ceux-ci percent à la fin la dernière couche de couleur & lui communiquent leur obscurité

Le remede à cet inconvénient est aussi facile que l'explication; il consiste à peindre sur des fonds blancs.

Pour en revenir aux dégats que cause l'imbibition, je crois qu'ils se bornent à faire perdre la fraîcheur; tandis que l'évaporation, outre ce que nous en avons dit, enfante encore la sécheresse, au point de fendre & d'écailler.

On fait ce qui arrive à une détrempe ou on a mis des gommés à l'excés. Si la couleur est un peu épaisse, la gomme en séchant vient occuper la superficie: non contente de sécher elle durcit: après être durcie elle fend; & le fond de la couleur moins ferme que le dessus, se laisse arracher, abandonne le tableau, & tombe tout à fait. Il en arrive de même avec les couleurs

à l'huile lorsque l'évaporation arrêtée a condensé les parties grasses des huiles ou vernis destinés à nourrir toute la masse de couleur. Ces parties arrêtées à la surface durcissent enfin, & font tout ce que fait l'excès de gomme dans la détrempe.

La cire inferée dans les tableaux doit parer à tous ces inconvéniens, en ôtant tout à fait le double principe de destruction\* qui en est la cause. L'imbibition une fois ôtée les peintures en cire doivent rester éternellement dans l'état où le peintre les aura mises, & conserver tout l'éclat qu'elles auront reçu. La cire incorporée dans la couleur gagnant jusqu'à la superficie (car on la trouve au tact) doit faire, pour les

\* L'imbibition & l'évaporation.

huiles qui nourrissent le tout, un mur impénétrable aux efforts de l'air, & condamner la couleur & les huiles à une prison perpétuelle; en leur interdisant toute évaporation. Les particules insensibles de la cire qui sur la pierre à broïer ou sous le couteau pliant inferée dans la couleur disparoit & ne change rien, doivent être comme autant de petits cristaux de forme plate, qui se trouvant rangés les uns à coté des autres sur le tableau, & couvrant les couleurs & les huiles, ne laissent évaporer que les parties restées au dessus de ces mêmes cristaux. Ceux-ci enfermant la couleur de toute part lui interdisent l'imbibition au dedans comme l'évaporation au dehors.

L'imbibition donc & l'évaporation

retranchées par le moïen de cette cire, les couleurs placées les unes au dessus des autres restent unies sans se communiquer : une couche ne fauroit percer ni absorber l'autre ; chacune étant séparée comme par autant de petits couvercles transparans. C'est d'où je conclus que la peinture doit conserver éternellement ce moëleux, ce nourri à l'œil, & en même temps cette flexibilité qui rend un tableau peint avec cette cire susceptible d'être non seulement roulé, mais encore plié, si on veut, comme une feuille de papier ; sans qu'il en conserve après qu'on l'aura étendu de rechef ni filon ni trace. L'unique danger seroit de falir cette peinture plus aisément qu'une autre, si pour ôter la marque du pli on frottoit avec le

doigt : il faudroit au contraire, au lieu d'y toucher, se contenter de tirer la toile.

De ce sistême de petits cristaux, dont on voudra bien me passer l'expresssion, fuit naturellement ce doux au tact, & sous la friction ce cri de la cire qui arrivée à la surface du tableau fait par rapport à la couleur une espèce de glace qui défend la peinture. Cctte espèce de glace doit être la cause qui garantit cette peinture de la pouffiere qui n'y prend point. Tout ceci paroît justifier ce que j'ai dit plus haut : que la couleur mélangée avec cette cire ne sèche que pour le tact. Cette espèce de glace formée par ces petites particules transparentes enfermant sous sa couverture les parties des huiles qui nourrissent la peinture, & ne laissant éva-

poer par elle  
partis de  
peindre au  
sont ent  
ve les aut  
re hors d'  
dre, & par co  
On conce  
ette cire et  
leffecher de  
e remede. y  
tude. Il est  
ce de peint  
sible, puisq  
vies d'en  
sicheurs, pa  
dedans: d  
me le tact.  
La difficulté

porer que celles qui se font trouvées éparfes au deffus des petits cristanx, peut-être aussi quelques unes qui s'échappent entre leurs ouvertures, conserve les autres, & met dès lors la peinture hors d'état de se desecher, de fendre, & par conséquent d'écailler.

On conçoit assés aisément comment cette cire empêche les tableaux de se desecher de fendre & d'écailler; mais le remede présente une autre inquietude. Il est à craindre que cette espèce de peinture ne soit d'une destruction facile, puisque selon l'explication que je viens d'en faire, elle conserve ses fraicheurs, par conséquent sa moleffe en dedans: dès qu'elle ne sèche que pour le tact.

La difficulté plus spécieuse que so-

lide, est aisée à détruire. Un tableau, de tel genre il soit, est fait pour orner une place: d'és qu'il y est on l'y laisse, jusqu'à ce qu'il doive être ou lavé ou transporté ailleurs. Ce mélange de cire soufre l'un & l'autre \* mieux que l'huile: voilà donc l'inquietude calmée.

Personne n'insistera sur des cas de dévastation préméditée, en disant qu'un tableau à l'huile doit être plus dur qu'un autre ou il y a de la cire. Cette dureté, loin d'être un mérite, est au contraire, comme on le voit tous les jours, une cause de destruction; par ce qu'elle dégénere en secheresse. D'ailleurs, contre projet de devaster rien ne

\* Voies ici l'endroit ou il est question des armoiries de Mr. le Baron de Taubenheim, après la description des tableaux.

résiste; le fer & le feu font tout céder. Le marbre se laisse pulveriser, le bronze même ne peut se défendre: ou on le brise ou on le fond. Néanmoins l'un & l'autre font comptés faire des monuments éternels, & pourquoi? par ce qu'ils subsistent jusqu'à ce qu'on les détruise. Il en est de même des tableaux chargés de cire. Les prétieuses restes de l'encaustique des anciens grecs en est la preuve la plus belle & la plus solide.

Avant de terminer cet article, je dois encore communiquer à mes confreres & aux amateurs une réflexion sur les avantages de cette découverte.

J'ai avancé dans l'article précédent, qu'on pouvoit finir avec cette cire des ébauches, fussent-elles de plusieurs

années. Voulant en faire un jour l'épreuve sur un de mes éssais en huile en date de deux ans; je remarquai que cette cire, avec un peu d'huile, mieux encore avec un peu de vernis, faisoit revivre les couleurs vieilles & éteintes, leur donnoit un nourri admirable, sans leur donner ce brillant qui importune, & qui rend les vieux tableaux vernissés désagréables. J'ai éprouvé en suite sur un coin d'un vieux tableau, où il y avoit des figures de fond entièrement perduës; cette cire les a fait revivre, a conservé sa fraîcheur sans prendre la poussière.

Voilà un premier pas fait pour trouver peut-être le Roi des vernis. Les plus beaux qu'on ait provoquent la peinture à s'écailler. Combien d'an-

ciens tableaux de prix qu'un malheureux vernis a achevè de perdre ! celui-ci en étudiant la façon de le perfectionner ou de l'emploier à propos, pourroit bien l'emporter sur tout ce qu'on connoit de vernis à mettre sur les grands tableaux. Je dis *sur les grands tableaux*, c'est à dire, tableaux de Galerie ; car pour les morceaux de cabinet, tels, par exemple, que des Mieris, des Vanderverves &c. les fins vernis qu'on leur donne conviennent à tous égards. S'il sont prétieux ; en revanche il n'en faut guères. S'ils sont durs ; ils ont à faire à partie égale, & ne peuvent causer aucun tort. Ces petits tableaux, assaillis d'une impitoyable pierre ponce à chaque couche qu'on leur a donnée, sont à la fin de-

venus durs au dernier point; & font aussi fermes & aussi nourris aux premières couches qu'aux dernières; ils ne font donc point à arracher par le vernis desché tant dur il soit.

Il en est tout autrement des grands tableaux sur toile. \* On en a d'extraordinairement précieux, dont les fonds, c'est à dire les couleurs qui touchent à la toile, à travers la quelle elles ont laissé évaporer leurs suc, dont les fonds dis je, sont d'une maigreur étonnante, & hors d'état de résister à un beau vernis qui étant durcit voudroit s'écailler & arracheroit tout. Je ne dis ici rien

\* La remarque n'a pas lieu dans les grands tableaux sur bois: ceux-ci n'écaillent jamais parceque le fond de la couleur a conservé sa force, en conservant ses suc qui n'ont pu s'évaporer à travers le bois.

de nouveau, & rien que je n'aie vû  
maintes & maintes fois.

Les possesseurs jaloux de merveil-  
les qui font quelques fois uniques, com-  
pteroient pour rien les frais du plus beau  
vernis; si le tableau pouvoit le porter.  
Ils soupirent sur la décadance de chef-  
d'œuvres qu'ils admirent & ne savent  
quel remède y apporter.

J'ose croire que les observations que  
j'ai faites deviendront par la fuite che-  
res à bien des amateurs, & que j'au-  
rai le mérite d'avoir indiqué le moïen  
de conserver des tableaux qu'il seroit  
dificile de remplacer. Pour y appor-  
ter tout ce que l'amour de mon art, &  
le respect pour les grands hommes dont  
on voit perir les merveilles, peut m'in-  
spirer; voici mes réflexions à ce sujet :

je les soumets à la critique, & j'invite même à approfondir ce que je ne fais qu'effleurer.

Je me suppose devant de beaux Raphaëls, Carraches, Dominiquains, Corréges ou autres; j'examine ces grands beaux morceaux: je trouve dans la plus part la couleur desséchée maigre & prête à tomber en pieces. J'aproche j'examine de prés; je disseque, pour ainsi dire, une écaille de couleur qui dans un coin menace ruine: je la trouve maigre en dessous & durcie en dessus: la dureté extérieure qui tous les jours empire veut se refferer, tuile, & arrache les dessous qui se trouvant plus foibles cèdent à la violence & quittent la toile.

Il est évident que les vernis ordinai-

res, qui ont bien si vous voulés la vertu de faire ressortir les couleurs, dès qu'une fois ils se desechent deviennent de nouveaux tirans qui achévent d'enlever à la toile la couleur qu'ils auroint dû rafraichir & conserver : quantité de peintures périés par cette voïe, plus vite qu'elles n'eussent fait d'elles mêmes, ont appris à laisser aux autres au moins la permission d'écailler à loisir.

Une espèce de compassion fait qu'on cherche à les secourir : on les soulage quelques fois d'un peu d'huile grasse ou autre équivalente. Mais ce foible secours dispaeroit promptement, & le tableau éprouve derechef la même indigence ; parce que ces huiles s'évaporent dans l'instant & la couleur n'en garde rien.

M

Mon avis donc, seroit de rafraichir ces fortes de tableaux avec huile, vernis, ou tout ce qu'on croiroit leur convenir, & quelques heures après, sans donner le temps aux huiles de s'évaporer, ou aux vernis de durcir; mon avis, dis je, seroit d'y étendre une couche légère de la cire dont je parle; elle est transparente comme un vernis & hors d'état de rien offusquer. Dès qu'elle est seule, je veux dire, sans couleur, elle ne durcit point, & elle empêcheroit ou le vernis de se desecher ou les huiles de s'évaporer, & conserveroit le tableau dans un état de fraîcheur fort agréable; sans ce luisant superflu des vernis ordinaires, qui fait chercher longtems le jour d'un tableau qu'on est souvant pressé de voir.

Pour étendre cette couche de cire aisément, il faudroit la délaïer tant soit peu dans la même huile ou le même vernis dont on auroit rafraichi le tableau. Cette cire, comme je l'ai dit, resteroit fraiche, & par conséquent nourriroit la couleur, retiendroit ensemble les écailles à demi tombées; & conserveroit le chef-d'œuvre: une chose bien étonnante, c'est de voir cette cire rester fraiche & molle, sans charger la poussiere. Rien n'empêcheroit aussi, si le morceau en valloit la peine, qu'on n'en mit une couche au d'os; elle le pareroit de l'humidité du mur, qui est souvent d'intelligence avec la sécheresse du vernis, pour arracher la couleur & détruire le tableau. Ce dernier parti pourroit bien être le plus

centé : en observant de nourrir la peinture d'une huile grasse ou d'un vernis d'affection appliqué au dos; & pour en arrêter l'évaporation, les murer d'une couche de cette cire. La couleur par ce moïen nourrie par derriere & réünie avec la toile, souffriroit en dévant tel vernis on voudroit fans se laisser arracher.

J'espere, avec le peu que je viens de dire, fournir de quoi découvrir le reste; & le moïen seulement indiqué, trouvera cent amateurs zélés qui se piqueront de l'aprofondir & de l'épurer. Moi même j'aurai peut-être dans la suite, si l'occasion s'en présente, de quoi faire de nouvelles & plus amples remarques à ce sujet.

Il m'en reste une à communiquer aux

artistes & aux amateurs, qui auroit dû être exposée la première à l'ouverture de l'article qu'elle vat terminer: le délais fortuit a fervi à l'approfondir & donnera lieu à une explication plus intéressante qu'elle n'eut été en premier lieu.

Si je me fusse borné à dire, que la cire inférée dans la peinture la gardoit d'un désagrément qui fatigue les peintres, & déplait aux spectateurs; je veux dire, qu'elle empêchoit les couleurs d'entrer; la remarque n'eût eu rien de nouveau: Mr. le Cte de Caius l'avoit faite avant moi. Néanmoins cet avantage doit interesser vivement les artistes en leur épargnant le chagrin de voir des ébauches qui avoient été si riantes, si belles étant fraîches,

devenir ce que nous appellons *imbüës* peu de jours après; au point que lorsqu'un amateur en visitant un atelier vient à y jeter les yeux, l'artiste tout convaincu qu'il est de la bienveillance de son juge, souffre de voir examiner un ouvrage qu'il auroit voulu esquisser, s'il eût pû. Un tableau dans cet état gêne son auteur, & fatisfait mal celui qui le voit: ce dernier cherche envain à rassurer le premier, tous deux se quittent mécontents: & pourquoi? parce que l'ébauche en séchant s'est imbüe, & qu'elle ne présente plus rien de fatisfaisant. Ce dés-agrément dont les peintres connoissent toute la force, est sauvé par l'insertion de cette cire; les couleurs ou on la fait entrer n'imbüent plus: tellement, que fini ou

non, le tableau est toujours visible, & qu'il n'exige pour paroître agréable-ment, ni blanc d'œuf ni vernis. Sans ce secours, les différens éssais que je décrirai bientôt seront présentés à l'Electeur mon Maître, & envoiés à Paris: voilà ce qu'on n'oseroit se promettre des couleurs à l'huile pure.

L'amour de l'étude m'a conduit, comme par hazard, à une découverte bien plus surprenante; quoi que du même ordre. J'éssaiiai il y a quelques jours \* de dessiner les Luteurs anti-ques, sur un papier gris-bleuâtre épais & fort, mais mal collé & des plus spon-gieux. Aiant dessiné mes deux figu-res avec du craïon rouge rehaussé de blanc, y appercevant de quoi en faire

\* Les 17 Decembre 1769.

plus, je résolus de les peindre. Le papier heureusement étoit collé sur une planche à dessiner comme nous étendons un vélin pour peindre. Mon intention fut d'abord de remplir les pores du papier avec une couche de cire; la ressource eut été infaillible; mais l'expérience la montra superfluë: en effet, la curiosité m'ayant entraîné, l'impatience s'en étant mêlée, sans aucune précaution, je commençai à peindre mes figures.

Tout le monde fait à quel point les couleurs à l'huile seroient rebutantes & mortes sur un pareil fond: car c'étoit moins que papier de pastel: c'étoit précisément papier d'emballage fort grossier. Mon lecteur à qui l'effet des couleurs d'huile est connu s'attend à me

voir puni de ma précipitation, & que pour prix de mon zèle inconsideré il ne me restera pas même un dessein visible. Tel eût effectivement été le fruit de mon inconsideration, si je n'eusse eu sur ma palette des couleurs mélangées de cire.

A peine eus-je mis deux ou trois teintes de couleur de chair à côté les unes des autres, que je vis mes teintes rester aussi saines & aussi franches que des traits donnés avec un craïon de pastel : & malgré cela se laisser fondre comme les plus fraîches couleurs à l'huile. Les teintes que j'appliquai non seulement resterent franches & hautes, mais encore l'huile qu'elles contenoient n'infesta en rien le voisinage.

Voilà un fait que je n'oserois croire

si je ne l'eusse vû: aussi pardonne-je à mes lecteurs s'ils n'en croient rien; mais je ne pardonerois pas aux artistes qui feroient assés peu de cas d'une découverte aussi surprenante pour ne pas s'en affurer par eux mêmes, & en tirer tous les avantages qu'elle présente.

Je serai le premier qui aura peint en huile sur un papier spongieux & sans préparatifs; mais il seroit fort étonnant que je fusse le seul. Les artistes inspirés d'un certain génie font main-basse sur tout ce qui peut se prêter à une exécution prompte. Il savent qu'il est dans la vie des instants d'imagination heureux qu'il faut s'empres- ser de recevoir comme des présents du Ciel; en arrêtant le génie; si non, comme l'amour il s'envole. Des cou-

leurs d'huile munies de cire permettront à tout peintre de faire, à toute heure, à tout instant & sans préparatifs, tout ce qu'il jugera à propos. Cet avantage me paroît des plus précieux. Combien d'heureuses idées perduës faute d'avoir trouvé sous sa main une toile ou autre chose prête à les recevoir ! Moïenant cette cire la première feuille de papier qui se présente est bonne à commencer une tableau de prix.

Je continuë ma remarque en présence de mon ébauche des Luteurs ; & j'y trouve vérifié ce que j'ai dit un peu plus haut, concernant l'éclat que cette cire préparée devoit apporter aux couleurs d'huile, dans le gout de ce que fait la terre de pipe dans les pastels. J'y vois regner le même éclat, le même

brillant, ou à peu de chose près, & un ton plus différend de l'huile que dans tous les autres éffais que j'ai faits. Le papier est si groffier, qu'il se fait reconnoitre à travers la couleur; tellement que l'ébauche à deux pas seroit prise pour un pastel moëleux & doctement fait: tant à cause du rude du papier qu'on reconnoit, que pour un certain éclat que des couleurs d'huile n'auroient pas. Cet éclat est, comme je l'ai prédit, accompagné d'un certain mat, qui sans séchereffe enleve le gras que j'ai reproché à l'huile: son luisant n'y étant pas, il ne peut se perdre: & l'eclat qui y est, doit y rester.

Cest éclat que je relève ne doit rien aux couleurs qui n'étoient ni fines ni précieuses; il n'y a dans mon ébauche

des Luteurs que du blanc de plomb\*  
 mêlé de cire, les quatre ocres richesse  
 des peintres, & un peu de noir de  
 charbon. Celui des deux qui paroît  
 avoir le champ de bataille, que j'ai fait  
 brunet à caractère chaud n'a autre  
 chose que ce que je viens de dire. Ce-  
 lui qui est terrassé, que j'ai fait roux à  
 carnation plus tendre, a demandé dans  
 le mélange de chair un peu de laque.  
 J'ai donc raison de dire que l'éclat que

\* Le blanc de plomb dont je me suis servi, ain-  
 si que les ocres, étoit mélangé de cire depuis  
 plusieurs semaines & avoit séjourné dans  
 l'eau; je ne fai si cette circonstance y en-  
 treroit pour quelque chose, en tout cas je  
 l'annonce pour plus de feureté. On passe  
 plutôt, à qui veut se faire comprendre, des  
 superfluités ennuiantes, que d'élegans la-  
 conismes, tant ingénieux ils puissent être.

j'y trouve n'est point le mérite des matieres. D'ailleurs si les couleurs aiant séjourné plusieurs semaines dans l'eau, & en très petite quantité, avoient pû perdre de leurs huiles, en revanche il avoit fallu leur en donner de nouvelles, (je me suis servis de celle de noix) pour les rafraichir. Cette nouvelle huile auroit pû être au moins aussi dangereuse pour le voisinage, sur un fond spongieux sur tout, que celle donnée en premier lieu, & même plus; malgré cela, je vois encore, actuellement que l'ébauche est sèche, des extrémités point couvertes, ou les couleurs sont terminées avec la même propreté, comme je l'ai dit d'abord, qu'un trait de craïon de pastel. Le voisinage n'a pas entendu parler d'huile; malgré les

veines grossieres du papier qui l'auroit fait courir au loin, sans la cire qui l'a arrêté.

Des confreres intelligens, des amateurs éclairés feront la dessus leurs observations, & y découvriront des avantages que j'aurai aidé à faire appercevoir. Je les crois si considérables, & mon art doit y trouver tant de ressources, que je croirois me rendre coupable, si je supprimois la moindre observation : elle ressemble à un petit ruisseau qu'à peine voit-on ; mais qui peut devenir un grand fleuve.

Il s'en suit de ces couleurs qui mêlées de cire n'imbibent point, ne coulent point, & ne laissent aller la moindre particule d'huile au delà des bornes que le pinceau leur a marquées ;

il s'en fuit, dis-je qu'on peut moïenant ce mélange peindre sur toiles \* tafetas, & autres étoffes, fans aucuns préparatifs. J'en ai fait de légères tentatives que l'expérience a confirmées. Si l'étofe est mince, la couleur s'aperçoit au dos; si elle est forte, point du tout; mais dans l'un & dans l'autre cas le trait de pinceau reste franc, & le plus près voisinage n'est infecté de rien. Il s'en fuit par conséquent qu'on

\* Il y a sur toile une petite précaution aisée à prendre, & qui faite dans la minute ne mérite pas le nom de préparatif; c'est de passer avec le couteau de palette un peu de cire sur la toile pour en remplir les inégalités fans même y laisser le moindre superflû, le tableau destiné à être roulé seroit par ce moïen plus souple & plus léger, qu'avec le fond que j'ai indiqué dans l'article précédent page 120.

pourroit avec cette cire peindre plus proprement qu'on ne peut faire à l'huile des bannieres, des drapeaux, & tout ce qui a besoin d'être roulé, ce mélange dispense de tous préparatifs, & fait que la couleur n'épaissit point: la cire lui donne un tenace beaucoup plus opiniâtre que l'huile & la fait résister à l'eau chaude.

Voilà à peu près les observations que j'ai faites en faisant l'épreuve de cette découverte. J'invite mes confreres & les amateurs à faire de leur côté ce que j'ai fait du mien; à observer bien les effets qu'ils apercevront dans l'usage de ce nouveau moïen, pour confirmer ce que j'en pense, ou éclairer le public sur les mécomptes

N

dans les quels le zèle ou la précipitation auroint pû me faire tomber.

---

## A R T I C L E IX.

*Expériences faites de ce mélange de cire  
avec des couleurs à l'huile.*

**A**près une entreprise \* de ma part qu'on ne crut possible que quand on la vit exécutée, Mr. le Baron de

- \* Ayant peint uniquement en mignature jusqu'à l'âge de 39 ans; après avoir poussé cette partie au delà des bornes ordinaires tant pour le volume, que pour la force, je commençai à peindre en huile, fatigué d'entendre soupirer sur le peu de solidité des grands tableaux de mignature destinés à être conservés dans des cabinets. Six mois après avoir pris un pinceau à l'huile, j'entrepris un portrait du feu S. Prince FRÉDERIC des Deux-ponts à cheval de grandeur naturelle après la mort de ce Héros, sans autre secours qu'une grande mignature que j'en avois faite de